

LE MYSTÉRIEUX MONSIEUR DE L'AIGLE

Roman Canadien Inédit
par Mme A. B. LACERTE

Tous droits réservés, 1928, par Edouard Garand,
1423-27, rue Ste-Elizabeth, Montréal,
où l'on peut se procurer ce volume à
25 sous. Par la Poste: 30 sous.

Feuilleton No. 62

—Pauvre fille! Ah! pauvre fille!
s'écria Eusèbe, en détournant la tête.

—Si elle ne s'est pas fracturée le
crâne en tombant, elle vient d'être é-
crasée sous le poids du cheval, ré-
pondit gravement le médecin.

Les deux hommes étaient arrivés
sur les lieux de la tragédie. Le Dr
Thyrol, après avoir fait un examen
sommaire, déclara qu'Euphémie Co-
tonnier était morte, et que la cause de
sa mort était la chute qu'elle avait
faite et qui lui avait défoncé la
cervelle.

—Nous ne pouvons pas la laisser
là, ajouta-t-il. Si ça vous coûte pas
de rester seul avec la morte, Eusèbe,
je vais me rendre chez les Fautoux
qui demeurent tout près d'ici; nous
improviserons une civière et trans-
porterons le corps chez eux, en atten-
dant que nous prenions d'autres me-
sures.

—C'est bien, M. le docteur, répon-
dit domestique; je vous attendrai ici.
Aussitôt que le médecin fut parti,
Eusèbe alla s'assurer de ce qu'était
devenu Spectre; il le vit qui tran-
quillément mangeait de l'herbe, à
côté d'Albino et de Jumbo.

Retournant auprès du corps d'Euphémie Cotonnier, il se mit à obser-
ver le salicorne, se demandant
pourquoi les chevaux avaient tant
peur du Rocher Malin, et vite il le
comprit: le chemin, de chaque côté
du rocher, était droit et clair, puis,
brusquement, l'ombre sinistre du Ro-
cher Malin coupait, en quelque sor-
te, la route, semblant vouloir leur
barrier le passage. Cette ombre, ces
chevaux ne se l'expliquaient pas, et
voilà.

Mais, à quel songeait-il? A quel
enfantillage passait-il son temps?
Comment! Il étudiait la topogra-
phie du pays, quand la lettre, si com-
promettante pour son maître, n'avait
pas encore été retrouvée?

Vite, Eusèbe se pencha sur la mor-
te. Elle devait l'avoir cette lettre.
Dans une sacoche sans doute, ou
dans l'une des poches de son ma-
ladrin. Il fit des recherches. Il ne
trouva rien. — Serait-il obligé de fai-
re d'autres recherches, plus minu-
tieuses sur le corps? Combien cela
lui répugnait! Pourtant il le fau-
drait; son maître d'abord, ses sen-
timents personnels ensuite!

Cette tâche lui fut épargnée: pres-
qu'à ses pieds, il venait d'apparaitre
une sacoche grise; s'il ne l'avait pas
vue plus tôt, c'était que, grâce à
sa couleur, elle se confondait facile-
ment avec les rochers environnants.

La lettre... Oui, la voilà! A la
clarté de la lune, Eusèbe en prit con-
naissance, afin de s'assurer que c'é-
tait bien cela, puis il l'enfouit dans
une des poches intérieures de son ha-
bit. Un petit calepin rempli de notes,
trouvé aussi dans la sacoche, prit le
même chemin, car qui sait ce qu'il
pouvait contenir? Peut-être des cho-
ses compromettantes pour M. de
L'Aigle.

Stant assuré que la sacoche ne
contenait plus que des objets sans
importance, sans valeur pour son
maître, Eusèbe la remit là où il l'a-
vait prise. Il n'en eut que juste le
temps: des pas s'approchaient; c'é-
taient ceux du Dr Thyrol et des Fau-
toux, père et fils, portant une civière.

Cette pauvre Euphémie Cotonnier
à part de sa mère et de sa tante Ca-
dide, qui la pleureront? Pas Claude de
L'Aigle, bien sûr! Mme d'Artois!
Tous deux furent excessivement sou-
lagés du décès si opportun de la se-
crétaire.

La conscience de Mme d'Artois
se révolta même du soulagement qu'elle
éprouvait de la mort de la pauvre
malheureuse; on n'a pas le droit
de se disputer, de se réjouir du décès
de qui ce soit. Pour calmer ses re-
mords, donc, l'amie de Magdalena
paye le prix de trois messes pour le
repos de l'âme d'Euphémie Coton-
nier.

XI

OE QU'ÉTAIT MONSIEUR
DE L'AIGLE

Ce printemps-là passa comme un

réve, pour nos amis de la Pointe St-
André.

Le 2 juin, on célébra le cinquantième
anniversaire du mariage des de L'Ai-
gles. Zenon Lassève, le docteur Thy-
rol et sa femme étaient venus à
L'Aigle pour la circonstance. On a-
vait attendu, un peu, Mme de St-
Georges; mais celle-ci s'était vue
dans l'impossibilité de partir au der-
nier moment.

—Ma chère Magdalena, avait-elle
écrit, à ce propos, je ne saurais vous
dire combien grande est ma décep-
tion de ne pouvoir assister à la fête
anniversaire de votre mariage! Mais,
attendez-moi pour le 3 octobre; j'y
serai! Puisque vous devez, en ce jour
de votre fête à vous, célébrer aussi
celle de Claudette, (dire qu'elle au-
ra quatre ans la mignonne! Que le
temps passe vite et que ça nous fait
vieilles ces petites! Je disais donc que
rien ne m'empêcherait d'être avec
vous le 3 octobre; j'arriverai même
dans les derniers jours de septem-
bre. Il me tarde infiniment de vous
revoir, tous; depuis près d'un an que
nous ne nous sommes pas vus.

—Quand venez-vous prendre pos-
session du splendide domaine que
vous avez acheté, dans ces parages?
J'espère que vous n'avez pas changé
d'idée et que vous serez mes presque
voisins, l'hiver prochain.

Par cet extrait de la lettre de
Thais, on comprendra que les de
L'Aigle avaient bien des projets de
former; d'abord pour le 3 octobre,
puis pour l'hiver suivant.

La fête de Claudette tombant à la
fin d'octobre, Claude et Magdalena
avaient décidé d'en avancer la date,
afin de pouvoir organiser une fête
champêtre pour l'occasion. On célé-
brerait donc, en même temps, l'anni-
versaire de la mère et de l'enfant et
on ferait quelque chose de bien.

Lorsque nous retrouvons nos amis
au milieu du mois de septembre, les
préparatifs pour la fête en vue al-
laient bon train. Il y aurait beaucoup
d'invités; des enfants surtout; le doc-
teur Thyrol et sa femme se chargè-
raient de réunir tout un groupe de
petits et de les faire transporter à
L'Aigle. Il y aurait grand festin, puis
jeux et danses sur la terrasse et, si
le temps était exceptionnellement
beau, une excursion à bord de L'Ai-
gion, jusqu'au Brandy Pot, avec ar-
rêt à l'île aux Lièvres, soit à l'aller,
soit au retour.

Un gracieux kiosque était déjà en
construction, pour la circonstance.
Ce kiosque, dont le plan avait été
dessiné par Séverin Roques, ser-
virait à abriter un petit orchestre,
qu'on ferait venir de la Rivière-du-
Loup.

Il était trois heures de l'après-mi-
di. Dans la maison, tout était tran-
quille: Claudette dormait, dans sa
chambre, en haut, sous la garde de
Rosine; Mme d'Artois, retirée à la
bibliothèque, était à écrire une let-
tre, et Magdalena, debout près de la
porte du corridor d'entrée, re-
gardait travailler Claude, Zenon, et
Eusèbe; tous trois étaient à ériger le
fameux kiosque. Le bruit sonore des
coups de marteau, le chant monotone
de la scie, les gémissements du
rabot, arrivaient distinctement à la
jeune femme.

Elle souriait. L'heureuse mère, en
regardant travailler les trois hommes
ils y mettaient tant d'ardeur aussi!
On eût dit que leur vie — ou leur ré-
putation — dépendait de leur succès.
Zenon juché sur un échafaudage,
tenait à la main l'extrémité d'un ca-
ble. Ce câble servait à hisser jusqu'en
haut les poteaux en bois, tournés, vé-
ritables charpentes du kiosque. Ces
poteaux étant numérotés, Eusèbe les
disposait par numéro d'ordre, tan-
dis que Claude, au pied de l'échafau-
dage, attendait qu'on lui apportât les
poteaux auxquels il devait glisser un
noeuds coulant, tout préparé à l'autre
extrémité du câble.

—Voilà le numéro 1 M. Claude, fit
tout à coup la voix du domestique.
S'approchant de son maître, Eusè-
be plaça le poteau debout, près de
lui, puis

Mme d'Artois, occupé à adresser
la lettre qu'elle venait d'écrire, leva
soudain la tête.

Des pas s'approchaient de la biblio-
thèque des pas inconnus... singu-

liers; on eût dit quelqu'un qui eût zi-
gné en marchant. Puis, à travers
les portes vitrées, la dame de com-
pagnie aperçut Magdalena. Mais,
était-ce bien Magdalena qui avan-
çait ainsi? Était-ce la jeune femme
de Claude de L'Aigle, cette personne
qui avait l'air d'avoir vieilli, tout à
coup, de vingt ans? Magdalena? Im-
possible? Ces joues, ces yeux effra-
yés, hagards, désespérés même qu'en-
touraient de larges cercles, noirs
comme du charbon! Non! Ça ne pou-
vait être Magdalena!

Pourtant, c'était bien elle la fem-
me tant envidée de Claude de L'Ai-
gion! Toujours zigzaguant elle entra
dans la bibliothèque et tomba sur la
tête de Mme d'Artois. En un clin
d'oeil celle-ci fut auprès de la jeu-
ne femme.

—Magdalena! s'écria-t-elle. Qu'y
a-t-il, ma pauvre enfant?

—Mme d'Artois parvint-elle à
habiller, tandis que ses yeux dés-
espérés se fixaient sur sa fidèle a-
mante. Je suis... maudite, maudite...
Claudette aussi!

Des sanglots, d'horribles sanglots
la secouèrent, puis elle s'évanouit.

Le premier mouvement de Mme
d'Artois ce fut d'appeler Claude :
mais un je ne sais quoi, un instinct
quelconque lui fit changer d'idée.
Elle courut plutôt vers un petit ca-
binet, où elle savait trouver du to-
gnac, et bientôt, elle frottait de cet-
te boisson les lèvres et les tempes
de la jeune femme, et celle-ci ne
tarda pas à ouvrir les yeux. Aussitôt
le souvenir de ce qui l'engos-
sait tant lui revint et elle s'écria,
en cachant dans ses mains tremblan-
tes son pauvre visage si altéré :

—Oh! L'horrible chose que je
vais de découvrir!

Mme d'Artois n'eut pu profiter
d'une seule parole, quand même elle
l'eût voulu... était-ce le secret de
Claude de L'Aigle; ce secret qu'on
avait tant essayé de lui cacher;
ce secret qui avait, pour ainsi dire,
côté la vie à Euphémie Coton-
nier? Impossible! Cependant

—Mme d'Artois reprit Magda-
lena, parlant avec beaucoup de diffi-
culté, car ses lèvres tremblaient et
ses dents claquaient affreusement
je vais m'en aller d'ici... et emme-
ner Claudette.

—Vous en aller? Mais, ma pauvre
enfant.

—Je vous l'ai dit: je suis maudite,
maudite.

—Vous êtes malade... ou bien,
quelque chose vous a beaucoup ef-
frayée, chère petite, répondit Mme
d'Artois. Laissez-moi aller chercher
votre mari.

—Non! Non! cria la jeune fem-
me.

A ce moment, Claude entra dans
la bibliothèque en effluant : il
venait chercher un tourne-vis. Sou-
dain, il aperçut Magdalena. Il fit
un pas en arrière, tout d'abord, tant
il fut surpris de son apparence, puis,
il voulut s'approcher du fauteuil où
elle était assise.

—Magdalena! s'exclama-t-il. Mag-
dalena! Tu es malade? Tu...

—Va-t-en! Oh! Va-t-en! cria-t-
elle.

—Mais... commença Claude.

—Va-t-en! répéta-t-elle. Ne m'ap-
proche pas!

Claude jeta les yeux sur Mme d'Ar-
tois, comme pour lui demander l'ex-
plication de l'attitude de sa femme
envers lui; mais la dame de compa-
gnie lui fit un signe presque imper-
ceptible et il quitta immédiatement
la bibliothèque.

Cet homme. Vous voyez cet
homme dit Magdalena en dési-
gnant son mari qui, hâtivement,
quittait la maison; eh! bien, je le
méprise et je le hais... autant que
je l'ai aimé et respecté jusqu'ici. Il
est méprisable aussi! Ah! si vous
saviez! acheva-t-elle en éclatant en
nouveau, en sanglots.

—Je ne comprends pas.

—Non, héin? Ecoutez, Mme d'Ar-
tois, je vais vous dire ce que je viens
de découvrir... Mais tout d'abord,
parlons du drame qui, alors que j'é-
tais encore enfant, a fait de moi une
orpheline; je veux parler de la mort
ignominieuse de mon pauvre père...

L'ombre de l'échafaud à toujours,
depuis, assombri mon existence. Com-
bien de fois, je revais, par la pensée
père; exécution à laquelle m'a obli-
gé le souvenir, l'écoulement de mon
gée d'assister, vous le savez, la fem-
me indigne, sans entrailles et sans
cœur.

—Pourquoi rappeler de tels souve-
nirs, ma chérie? fit Mme d'Artois.

—Pourquoi? répondit-elle en riant
d'un rire qui avait quelque chose
d'effrayant. Parce qu'il faut un...

un prologue à ce qui va suivre. Je
disais donc que je revais souvent le
drame de l'écrou. Au pied de l'écha-
faud, je les revais tous tous.

Mon père... le prêtre. Je pour-
rais peindre leurs traits, de mémoire.
Un seul visage resta toujours
confus dans mes souvenirs: celui de

l'exécuteur... du bourreau.

Mme d'Artois faillit crier. Les
traits cramponnés au fauteuil sur
lequel était Magdalena, elle devint
soudain aussi pâle, aussi défaite que
la jeune femme et elle tombait tel-
lement qu'elle craignit de tomber.

—Le bourreau, continuez-vous,
mon amie, reprit Magdalena, très
excitée. J'essayais, mais en vain, de
me remémorer ses traits. Mainte-
nant, je sais! L'exécuteur de mon
père, le bourreau; en de ces êtres
que tous fuient et méprisent, dont
les mains pataugent continuellement
dans le sang humain; ce meurtrier
légal, c'est Claude de L'Aigle!

Mme d'Artois eut quelque peine à
s'évanouir. Ainsi, malgré toutes
les précautions qu'on avait prises,
Magdalena avait tout découvert? Com-
ment cela se faisait-il? Qui a-
vait parlé? Pas Eusèbe, bien sûr
et Zenon Lassève ne savait rien.

—Magdalena parvint-elle à ar-
ticuler

—Vous ne comprenez donc pas?
s'écria la jeune femme. Lorsque,
j'ai aperçu M. de L'Aigle sur son
yacht L'Aiglon, alors qu'il venait de
nous sauver la vie à mon oncle Ze-
non et moi, je me suis dit que je
ne le voyais pas pour la première
fois. Mais de là à le soupçonner
d'être l'exécuteur de mon père il y
avait loin; et quoique, devant moi,
souvent, on l'appelait "le mystérieux
Monsieur de L'Aigle", je trouvais
cela ridicule tout simplement.

Tout à l'heure. O mon Dieu! Je
l'ai reconnu; c'était lui, lui! Hor-
reur! Horreur!

Elle fut secouée d'un terrible fris-
son.

—Ma pauvre petite...

—Ah! Je sais, voyez-vous, je sais!
Je les regarde travailler, tout à
l'heure, mon oncle Zenon, Eusèbe et
lui. A un moment donné, Eusèbe
plaça à côté de mon mari un poteau
afin qu'il y attachât un câble...

—O ciel! O ciel! s'écria Mme d'Ar-
tois, qui venait d'avoir le mot de
l'énigme. Personne n'avait
commis d'indiscrétion alors; c'est
le hasard qui...

—Vous avez donc compris, Mme
d'Artois? demanda Magdalena, du-
ne voix m'ouïssante. Au mou-
vement que fit mon mari en jetant
le noeud coulant par-dessus le po-
teau, je l'ai reconnu! C'est bien lui
l'exécuteur de mon père, le mépris-
able bourreau... et moi... et moi...
je suis maudite!

—Vous ne me permettez de
dire...

—Non! Non! Taisez-vous! Qu'au-
riez-vous à dire, d'ailleurs? Je ré-
pète, je sais... Le mystérieux M



Elle put enfin
faire son travail
sans devenir
EXTÉNUÉE...

Voici ce qu'elle déclara devant notaire Madame Ernest Dion :

"J'étais obligée de gagner ma vie et je travaillais
bien fort. Après deux ans, les forces me manquèrent,
je souffrais de menstruations abondantes et presque
continuelles. Je me souvenais d'avoir entendu ma mère
parler de l'efficacité des PILULES ROUGES. Je me
décidai d'avoir recours à ce remède. J'en ai pris un
traitement de six boîtes et dès les premières boîtes, je
constatai un changement. Après la sixième boîte, je
n'étais plus la même femme, j'étais plus forte, plus
gaie et mon ouvrage se faisait sans effort.

L'an dernier, encore, les mêmes maux me ont
ennuyés; tout de suite, j'ai pris des PILULES
ROUGES. C'est avec plaisir que je recommande
ce tonique, parce qu'il semble aider à tous les maux
en général et c'est le traitement le plus économique
que je connaisse. Je m'en suis servi pour une maladie
nervieuse et j'ai eu des résultats épatants.

(Signé) — Mme ERNEST DION.

Déclaré devant moi à Trois-Rivières,
ce 2ème jour du mois d'août 1933.

(Signé) J.-E. GUILLET, N. P.

Les PILULES ROUGES sont employées par les femmes, avec grand succès, depuis
40 ans dans les cas de :

Pâleur	Douleurs de dos, de reins
Faiblesse	Périodes douloureuses
Manque d'appétit	Irrégularités
Fatigues anormales	Troubles internes
Nervosité	essentiellement féminins.

Symptômes ou conséquences de l'ANÉMIE

Écrivez TOUJOURS les PILULES ROUGES, parvient ou par la poste: 50c la boîte
ou 2, \$1.50.

PILULES ROUGES

pour les Femmes Pâles et Faibles

Chèque FRAYO Américain Ltd., 1578, rue St-Denis, Montréal.